



**HAL**  
open science

# Le développement durable, la fête et le match de football: impressions de terrain (mars 2008) depuis le village de Watoriki, en terre indigène Yanomami

François-Michel Le Tourneau

## ► To cite this version:

François-Michel Le Tourneau. Le développement durable, la fête et le match de football: impressions de terrain (mars 2008) depuis le village de Watoriki, en terre indigène Yanomami. Confins - Revue franco-brésilienne de géographie/Revista franco-brasileira de geografia, 2009, 2009 (7), <http://confins.revues.org/index6224.html>. 10.4000/confins.6224 . hal-00445759

**HAL Id: hal-00445759**

**<https://hal.science/hal-00445759>**

Submitted on 8 Jun 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Le développement durable, la fête et le match de football : impressions de terrain (mars 2008) depuis le village de Watoriki, en terre indigène Yanomami**

François-Michel Le Tourneau

**Mots-clés :** Amazonie, développement durable, Yanomami, terrain

**Palavras-chaves:** Amazônia, desenvolvimento sustentável, Yanomami, estudos de campo

**Keywords:** Amazonia, sustainable development, Yanomami, fieldwork

Le texte qui suit souhaite inaugurer la section de synthèses de terrain annoncée dans le précédent numéro de *Confins*. Répondant aux critères posés, il s'agit avant tout d'un recueil d'impressions et d'éléments bruts, qui ont ensuite été retravaillés pour former la synthèse de terrain sur la zone de Watoriki, publiée en ligne dans la collection Hal-SHS du projet DURAMAZ<sup>1</sup>.

Les circonstances et les objectifs de la mission se trouvaient liés à ce dernier. Le village de Watoriki était l'une des 13 zones analysées afin de comprendre les effets que les projets de développement durable peuvent avoir sur les communautés auprès desquels ils sont expérimentés. Réalisée en compagnie des anthropologues Bruce Albert et Luís Fernando Peireira<sup>2</sup>, ce travail de terrain s'est déroulé du 3 au 18 mars 2008. Par une coïncidence heureuse, notre séjour a coïncidé avec l'organisation sur place d'une fête intercommunautaire, qui nous permit de saisir de nombreux éléments sur les transformations socioculturelles en cours à Watoriki. Comme on le verra, celles-ci forment une toile de fond dans laquelle se pose la question du développement durable et de son adaptation en contexte amérindien.

### **La mission**

Notre mission commença le 3 mars à Boa Vista. L'arrivée en ville ressembla à toutes les autres, bien qu'une visite dans la maison qui abrite l'association Yanomami Hutukara (HAY) ait pu me donner une idée du dynamisme de cette dernière, maintenant arrivée à son régime de croisière. Une à deux dizaines de Yanomami de différentes régions se trouvaient ainsi installés sur place, pour des motifs différents (formation d'agent de santé, de professeurs, représentants officiels de l'association, évacués sanitaires ou accompagnants, etc.). Au centre de la maison et de l'intérêt général, la radio crachote les nouvelles venues des postes disséminés dans certains villages, à moitié en yanomami, quand les membres de l'association se parlent, à moitié en portugais, quand c'est le tour des fonctionnaires de la FUNASA. En contrebas du bâtiment principal, sur le bord du fleuve, se trouve une petite maloca, remplie par les hamacs de tous ces visiteurs. C'est l'occasion de retrouver des visages connus, et de mettre à jour des informations, malgré la limitation imposée par mon incompetence en langue yanomami. Quoiqu'il en soit, nous nous comprenons. Le lendemain, un tour dans les différents magasins de la ville permet de constituer les provisions de terrain, ainsi qu'un stock indispensable de biens de troc. En l'occurrence, je devais en plus acquérir les biens promis par mes collègues, qui se trouvaient déjà sur place depuis une dizaine de jours. C'est donc une liste de courses précise que je devais scrupuleusement réaliser. Comme

---

<sup>1</sup> Voir <http://www.archives-ouvertes.fr/DURAMAZ>

<sup>2</sup> Luís Fernando décèdera dans un accident tragique quelques mois plus tard à l'occasion d'une nouvelle mission commune dans le territoire Yanomami. Qu'il trouve ici une nouvelle preuve de la très grande admiration que j'avais à son sujet.

tous les Amérindiens du Brésil, les Yanomami ne badinent pas avec les promesses, et tout bien promis doit être livré tel que promis, même très longtemps après...

Le 5 mars, départ pour Demini depuis la piste de la Panamazônia TÁxi aéreo. Ecartée de la ville, celle-ci a l'avantage d'être moins surveillée que l'aéroport, permettant des départs avec des chargements ne respectant pas les règles de l'aviation civile... Il est probable également que cette discrétion permet à l'entreprise de servir à la fois les organisations travaillant avec les Indiens et les garimpeiros qui envahissent leur territoire. Mais que faire d'autre ? La Paramazônia est l'entreprise la plus sérieuse, ou la moins dangereuse, de Boa Vista. Nous sommes habitués les uns avec les autres et tout le monde se comprend derrière les sourires et la cordialité habituels. Nous partons donc pour Watoriki, bouteille de gaz et chargement amoncelé dans le petit Cessna. Le vol n'est cependant pas bien beau, le temps est couvert et remuant tout au long du trajet (une heure trente) et nous nous posons avec une très faible visibilité. Peu après notre arrivée, la pluie fait son retour (il a plu toute la nuit, apparemment). Il pleuvra fort toute la journée et une bonne partie du temps que nous passerons sur place. C'est ainsi, la saison des pluies commence entre le début mars et le début avril ; cette année c'est plus tôt, et nous devons faire avec.

L'arrivée me rappelle déjà à quel point Demini (nom portugais donné au poste FUNAI situé à côté du village de Watoriki) est un endroit particulier. Du fait de la célébrité de Davi, les visites prestigieuses se succèdent. Cette fois-ci, une équipe de reportage japonaise est présente sur place, ainsi qu'une demi-douzaine de représentants d'un projet d'opéra yanomami développé par le ZKM<sup>3</sup> en Allemagne (à la vérité, j'ai profité d'un des deux avions qui devaient venir les chercher pour les ramener à Boa Vista). Au bord de la piste nous échangeons quelques mots rapides. Je ne pensais pas que j'allais regretter d'avoir laissé mes cartes de visite en ville avec mes papiers... Je retrouve également les collègues de la mission, Bruce et Luís, ainsi que Gale Gomez, linguiste en mission de terrain pour terminer son dictionnaire Yanomami.

Les douze jours qui suivent seront consacrés à notre travail de terrain dans le cadre du projet DURAMAZ, mêlant des conversations sur le thème du développement durable, une évaluation des projets développés sur place et une cartographie des effets spatiaux de ceux-ci. Les conversations avec les autres membres de l'équipe sont l'occasion d'évaluer la méthodologie mise en place dans le cadre du projet DURAMAZ. Luís remarque ainsi que les questionnaires, bien qu'apparemment inadaptés au contexte amérindien, ont permis de faire apparaître des informations qu'il n'avait pas imaginées, comme le fait que deux Yanomami ont eu recours à des emprunts ou bien l'existence de téléphones portables ou de lecteurs de DVD à Watoriki. Il note aussi que la datation des questionnaires biographiques et un peu un casse-tête... à quel âge correspond « *quando o pelo começou crescer no meu saco...* »<sup>4</sup> ?

### **Autour des projets de développement durable à Demini**

Deux projets de développement durable ont motivé l'inclusion du site dans le projet DURAMAZ : le projet PD/A d'enrichissement des sous-bois en espèces fruitières et le projet PDPI sur le miel.

En ce qui concerne le premier, si les gens se souviennent de qui a planté les arbres, plus personne ne se souvient du projet en lui-même. Nous convenons avec Luís d'essayer de voir si les arbres plantés ont été reproduits et si leurs fruits contribuent significativement à la diète locale. Dans l'ensemble on ne peut pas dire que les effets palpables soient importants. Une grande partie des plantations faites au départ sont mortes, ou laissées pour compte dans des bas-fonds (même si on sait encore où se trouvent les arbres plantés...). Mais certaines

<sup>3</sup> Zentrum für Kunst und Medientechnologie (Karlsruhe).

<sup>4</sup> A ma puberté (littéralement « Quand j'ai commencé à avoir du poil aux couilles... »).

plantes ont été reproduites et sont utilisées, en particulier mangues, cajous et goyaves. Cela dit, les manguiers situés autour de la maloca ont été plantés par les Yanomami eux-mêmes (Davi dit avoir pris les boutures à Boa Vista) et les goyaves viennent d'un projet de la FUNAI. A une toute petite échelle, donc, le programme forestier a donc participé d'un ensemble de techniques qui ont été appropriées par les Yanomami, lesquels ont une forte curiosité sur les questions agricoles. Si les fruits ne changent pas fondamentalement la diète locale, ils sont un complément apprécié. Certains arbres demeurent uniquement par la force de la nature, les Yanomami ne s'y intéressant pas : « *on ne sait pas comment manger ces fruits* ». Le plus grand problème est que la communauté dans son ensemble ne s'implique pas dans le programme. Tout le monde est d'accord pour cueillir les fruits, mais personne ne nettoie sous les arbres, si bien que ceux-ci meurent étouffés dans les recrûs.

Le projet du miel a donné plus de résultats. Les agents formés sont restés actifs (sur 6 au départ, 4 continuent le projet) et ils collectent le miel régulièrement, reproduisent les essaims et disposent aujourd'hui de 22 ruches. Bref, la chose continue sur sa lancée, sans aucune assistance technique depuis près de 3 ans. Davi a même acheté avec son salaire une centrifugeuse qui manquait. Le destin du miel est moins clair. Sur le principe, Davi dit que ce miel est fait pour être vendu à Boa Vista, et aussi pour être utilisé sur place en cas de grippe. Mis en flacons, il est en effet vendu, un peu à la sauvette, aux personnes de passage (on dit que les Japonais en ont acheté pour 800 R\$), en principe dans le but de racheter les équipements qui manquent. Mais le destin de l'argent n'est pas vraiment clair, la personne chargée de faire les comptes n'ayant pas été, et de loin, l'un des élèves les plus assidus dans sa jeunesse. En tout cas il est clair que l'on est loin d'une commercialisation qui pourrait rapporter un revenu fixe à la communauté. En ce qui concerne son usage pour soigner les gripes, certains disent que l'on ne l'utilise jamais et d'autres si, il est utilisé, et que l'on réserve même pour ce faire le miel des abeilles natives, considéré comme meilleur au goût et en qualité.

En dehors de ces projets ponctuels, nous nous intéressons à la manière dont le concept de développement durable est perçu sur place. En principe, entre les activités liées aux deux projets en question et l'inclusion de ce thème dans la formation des professeurs Yanomami, on pouvait s'attendre à ce qu'il soit au moins connu. De fait, certaines personnes en ont déjà entendu parler, mais ce sont les plus politisés qui donnent des définitions (Davi, qui l'associe à l'abondance de gibier et de provisions dans les jardins). Les conséquences des projets menés sont très peu mentionnées dans ce cadre. Ce qui semble avoir eu le plus de conséquence est l'école, tout le monde disant que c'est l'école qui a amélioré l'organisation communautaire, la perception de l'environnement (surprenant pour des gens censés être incorporés à la nature !!), etc. La notion de projet est elle aussi présente, notamment avec son aspect clientéliste. Un projet signifie en général des salaires et deux agents chargés du miel ont abandonné leur office car le salaire n'était plus versé. Des agents agroforestiers indiquent aussi avoir abandonné leurs plantations « car ils n'étaient plus agents », i.e. ne percevaient plus de salaire. Cette déconnexion entre les rouages des « projets » (salaires, avantages) et leur finalité (en principe au bénéfice de tous, mais pas forcément perçue comme telle) est une constante dans les terrains étudiés par notre projet, et sans doute l'un des points cruciaux pour le succès des initiatives proposées.

Toutes les interviews sur le thème mentionnent à un moment ou un autre le thème du futur des enfants, qui semble préoccuper la communauté. La plupart affirment que dans le futur ils vont être plus nombreux, qu'ils ne pourront plus continuer à faire les roças de la même manière. Il faut donc développer « des projets » afin de garantir aux générations futures un certain bien être, de ne pas avoir faim... Dans le cas de Davi, en plus de cette dimension, les projets participent à une recherche d'autonomie vis-à-vis des Blancs. Le développement (éventuellement durable), c'est ne pas dépendre des blancs pour la nourriture (d'où les fruits)

et pour les médicaments (d'où le miel pour la grippe). Une autre fonction de ces projets est de monter aux Blancs que les Yanomami savent tout planter, qu'ils ne sont pas incapables.

On peut se demander quelle est l'origine de cette interrogation sur le futur. En partie, on peut la lier aux actions de la CCPY, qui a développé à Demini les projets en question dans l'espoir à la fois de diversifier la base de financement des actions chez les Yanomami et de proposer à la communauté (avec succès semble-t-il) de s'interroger sur les conséquences du processus de sédentarisation en cours. Mais comme les choses sont toujours à double face dans le monde indigéniste, il faut aussi voir que Davi a légitimé tout cela en intégrant ces dimensions dans son discours et en le reformulant sous son point de vue propre. Grâce à Davi, la question environnementale et le développement durable sont entrés dans la politique Yanomami avec une perspective propre sur la question.

## La fête

Depuis mon arrivée, le grand événement est la préparation de la fête. Les émissaires ont été envoyés près d'une semaine avant dans les communautés distantes pour les inviter, comme le veut la tradition. On attend incessamment leur retour, en général avec les villages invités sur leurs talons. Innovation, les messagers ont été cette fois-ci suivis par la radio, ce qui devait permettre de mieux synchroniser les opérations. Mais en fait la nouveauté a amené un couac, les communications radio ayant laissé penser à certains invités que la fête serait en fait plus tard... Comme nous le découvrirons dans les jours suivants, peu de villages répondront présents de fait. Le lendemain de mon arrivée, un des émissaires est rentré, puis le surlendemain deux autres. Tout le monde se pressa autour d'eux pour avoir des nouvelles. En même temps la dynamique de la fête s'est mise en branle : les femmes et les hommes se sont mis à chanter alternativement la nuit, et les préparatifs se sont accélérés pour la soupe de *pupunha*<sup>5</sup> qui doit accueillir les visiteurs à leurs arrivées ou pour préparer des paniers qui seront remplis de victuailles et seront remis à leurs émissaires à leur arrivée. Les chasseurs sont rentrés depuis quelques jours, et des pyramides impressionnantes de gibier de toute sorte (singes, hocos, cervidés, etc.) sont suspendues au dessus de certains foyers, attendant d'être consommées lors des réjouissances.

La fête elle-même s'est déroulée dans les canons traditionnels. Tôt le matin (4h), un émissaire des invités est arrivé dans le village pour prévenir de l'arrivée de siens. Suivant le protocole, il a chanté pour annoncer les nouvelles et entamé des dialogues cérémoniaux avec tous les anciens de la maloca. Au bout de quatre heures de performance, il est reparti avec un panier chargé de victuailles (gibier boucané, bananes, galettes de manioc, etc.), si lourd qu'il put à peine le porter. Les gens de Watoriki tenaient en effet à ce que leurs hôtes soient rassasiés, et la quantité de nourriture emportée était un signal de l'abondance dans laquelle ils vivaient. Ils avaient peut être cela dit un peu exagéré la dose... Dans le village, le calme fut de courte durée. Tout le monde s'est rapidement mis à se parer et à se préparer.

Vers 9 heures, des cris ont signalé l'arrivée des invités à la maloca. Tout le monde s'est alors mis à aller et venir sur la place centrale, en criant, avant de se rendre à son foyer et d'y danser sur place. Selon la coutume, les invités sont entrés par petits groupes, chacun exécutant une danse ou une mimique de sa composition devant chaque foyer. Ils avaient la tête couverte de plumes blanches, comme il se doit. Après les danses individuelles, les invités sont entrés tous ensemble, et ont parcouru plusieurs fois la maloca à la queue leu leu avant de se rassembler sur la place centrale. Au bout d'un temps, ils se sont arrêtés de danser et de chanter, et les hôtes sont venus pour les accueillir et les inviter dans leurs foyers. Les invités

---

<sup>5</sup> Fruit du palmier *Bactris Gasipae*.

se sont donc séparés en petits groupes, sont ressortis prendre leurs hamacs et leurs affaires, puis se sont installés. S'en est suivi un moment de calme.

Les hôtes ont alors pris le rôle des invités, et vice-versa. La communauté de Watoriki s'est massée en dehors de la maloca et s'est également présentée par petits groupes, alors que les invités, devenus hôtes, dansaient devant les foyers. Les mêmes danses et mimiques ont été répétées, toujours dans l'esprit de faire rire, mais portant également la marque de l'ambiguïté qui règne toujours dans les fêtes entre hostilité latente et joie d'être ensemble. Flèches, fusils, simulacres d'affrontements ont donc été nombreux dans les présentations des jeunes gens. Lorsque les gens de Watoriki sont entrés en bloc dans la maloca, les femmes sont passées les premières (en nombre !), suivies d'un bloc de jeunes gens exhibant tous les fusils de la maloca (pourtant peu nombreux, 6 au total...), adressant un message clair aux spectateurs sur les forces en présence... Tout s'est fini par une grande danse sur la place du village (en aller et retours, comme toujours).

Après cette entrée, on est passé à la consommation de la soupe de pupunha, les hôtes agressant leurs invités à grand renforts d'immenses Calebasses ou bassines que ces derniers devaient ingurgiter en entier, vomissant ensuite avant d'en prendre une ou deux autres. Les femmes et les jeunes ont participé à égalité de ce rituel, qui n'a cependant réussi qu'à éponger une moitié de l'auge rituelle... Un grand moment de calme (sieste bien nécessaire pour tous les protagonistes) a alors suivi, avant que les dialogues cérémoniaux ne commencent le soir et ne durent toute la nuit. Durant ceux-ci, si les anciens montrèrent leur grande maîtrise de l'exercice, de nombreux jeunes se lancèrent, montrant que leur rupture avec la tradition n'est pas encore si profonde.

### **Les anciens et les modernes...**

La préparation de la fête fut en effet l'occasion de sentir de près le conflit de génération patent à Demini. Ce sont en effet « les jeunes » qui ont désorganisé les invitations en utilisant la radio, en fait dans le but d'organiser un match de football entre eux et les invités. Comme dans les derbys de rugby organisés entre villages du sud-ouest, le match représente pour eux un enjeu important, succédané d'affrontements plus directs qui se produisaient dans le passé. Pour cela, impatients d'écraser leurs rivaux, ils souhaitaient l'organiser le plus vite possible, à peine les invités arrivés et avant même la réception officielle, moment particulièrement important des fêtes traditionnelles. Cette prétention irrita beaucoup les plus anciens, qui menacèrent d'interdire tout match durant la fête. S'ensuivirent plusieurs jours de tension et d'intenses discussions et harangues tenues au centre du village, à la tombée de la nuit, comme le veut la coutume. La veille de l'arrivée des invités, comme lors d'une négociation syndicale, un compromis sera trouvé entre les deux parties. Le match aurait donc finalement lieu, mais après le rituel de début de fête. Il se solda par une victoire de l'équipe locale.

Au-delà de cette circonstance ponctuelle, on sent que des changements sont en cours à Watoriki. L'importance politique du village, les visites et les voyages à l'extérieur d'une partie des jeunes gens sont autant d'influences extérieures qui agissent. Par rapport à mon dernier séjour, les fusils de chasse ont fait une apparition plus importante (même si leur approvisionnement en cartouche est toujours précaire et impose probablement souvent le retour à l'arc et aux flèches), et quelques objets modernes sont exhibés, notamment par un jeune leader qui dispose d'une télévision et d'un lecteur de DVD et organise des projections au centre du village à la nuit tombée. Celles-ci scandalisent les plus âgés, non pas tant du fait du contenu des films (King Kong, réinterprété comme un esprit de la forêt, a fait un grand succès) que du fait de la promiscuité que cela permet entre jeunes des deux sexes, l'obscurité autour de la télévision permettant à certains des apartés plus intimes que l'étiquette ou la

fidélité conjugale ne le permettrait... Plus sérieusement, la possibilité que l'on en vienne à installer une télévision, qui signifierait sans doute la fin d'une partie de la convivialité particulière aux Yanomami, notamment les discours nocturnes, préoccupe également les leaders, qui sont pour cela particulièrement hostiles à ces nouvelles mœurs.

L'équipe de télévision japonaise semble d'ailleurs avoir flairé le sujet. Venue en principe pour montrer « comment les Yanomami sont restés égaux à eux-mêmes dix ans après un reportage de la NHK diffusé en 1999 », elle compte désormais se focaliser sur les changements. Ceux-ci se font néanmoins dans la continuité, comme le démontrera le même jeune leader projectionniste. Il utilisera son téléphone portable pour se filmer... en train de participer à la fête avec des ornements des plus traditionnels.

## **Du développement durable en contexte amérindien**

Tous les éléments glanés au cours de ce séjour à Watoriki amènent à raisonner sur ce que peut être la problématique du développement durable en contexte amérindien. Le point de départ est différent des autres sociétés, au moins dans une perspective interne. Suivant Descola, on se souvient que les Amérindiens ne font pas la même différence que les sociétés industrielles entre nature et société. Ils n'ont pas besoin de penser un nouveau paradigme dans lequel on réconcilierait la nature (= un ensemble de ressources finies) et la société (= principe extracteur des ressources susdites). On est donc chez eux toujours dans le durable (puisque la réconciliation est faite) et jamais dans le durable (car la question de la finitude des ressources n'est jamais posée...). Pour autant, l'insistance que nous avons notée sur la question de l'avenir des enfants, de la manière dont eux pourront développer leur vie et des choses qui changeront montre qu'il y a des changements sociaux en cours et que ceux-ci sont questionnés.

On peut considérer que le système politico/économique sur place a trois étages, tous interdépendants. Le premier est celui de la subsistance. Il s'agit d'une base agricole/cueillette/chasse qui assure à la population son indépendance sur le plan alimentaire, et lui permet de se reproduire culturellement si le lien avec l'extérieur se rompt (mais c'est une reproduction à l'identique, qui ne correspond peut-être plus aux désirs locaux). Le second est celui des échanges économiques avec le monde des Blancs, qui inclut les salaires gagnés dans les fonctions de santé et d'éducation et, à la périphérie, dans le cadre des projets de développement durable, cela dit plus ponctuels et fragiles que les autres dimensions. Il inclut aussi les importations de marchandises diverses, que ce soit par achat ou par dons des personnes visitant la zone. C'est un étage presque complètement dépendant de l'extérieur, dans lequel le pouvoir Yanomami est très faible, puisqu'il est le reflet de l'application des politiques publiques décidées au niveau national, ou de projets sociaux financés par la coopération internationale ou par des ONG. Le dernier étage est celui de la rente symbolique liée à l'image de Davi. Cet étage influe sur le précédent puisqu'il attire les projets de coopération et polarise aussi l'application des politiques publiques.

Les projets agroforestiers développés à Demini sont des conséquences des processus en cours, mais ils sont aussi dans une moindre mesure des moteurs de ces changements. Ils permettent de poser les problèmes (question du futur des enfants). Ils s'insèrent dans une toile de fond de changement social dans un contexte de contact. Un contexte assez spécifique, puisque ce n'est pas un contact forcé et subi, c'est un contact graduel et assez bien maîtrisé par les intéressés. Cela dit, les instruments de cette maîtrise (agents de santé, professeurs) sont à double tranchant, ils sont aussi des profonds agents de transformation (renversant par exemple l'ordre social en mettant plus de pouvoir – pouvoir de distribution des marchandises - dans la main des jeunes que des vieux).

On notera dans ce contexte qu'il y a un rôle spécifique des femmes. Celles-ci semblent attentives au changement et assez conservatrices, persuadées des discours de Davi. Elles critiquent donc les nouvelles modes des jeunes hommes ; lorsqu'elles les voient en chemise elles s'indignent : « les Blancs vont dire que nous n'avons plus de culture ! ». Comme la culture a été liée à la terre, l'inquiétude est profonde. Les Yanomami savent que l'argument de « l'acculturation » est le plus employé par les conservateurs brésiliens pour contester l'attribution de terres aux Amérindiens. Cette inquiétude sur la possibilité d'une contestation de leur territoire est sous-jacente dans les rapports entretenus entre les habitants de Watoriki et les « Blancs ». Luís a par exemple noté une réticence des jeunes à admettre qu'il peut y avoir des problèmes environnementaux, dans l'idée que les Blancs vont dire que c'est de leur faute, qu'ils dégradent l'environnement et qu'à terme cela pourra être un argument pour les expulser ou limiter leur terre.

Le conflit entre les changements dans la culture matérielle et la permanence de la culture symbolique et sociale est l'une des caractéristiques actuelles de Demini, où s'expérimentent de nouvelles formes d'indianité. Dans ce cadre, on peut se demander quelle serait la définition de la durabilité qui pourrait être prise pour décrire Demini, la durabilité culturelle semblant (à première vue, car la culture est plus résistante qu'on ne le croit) opposée à la durabilité définie classiquement (augmentation de la richesse matérielle, des installations techniques (traitement de l'eau, par exemple, qui implique une sédentarité, etc.). Si on laisse de côté la question de la culture matérielle, on peut penser que tant que la langue et les croyances (traitement de la mort, chamanisme) demeurent, le vrai cœur de la culture est bien protégé... Dans ce cas, la situation à Demini serait plutôt assez durable, ou en tout cas sur le bon chemin. Mais on doit noter que les politiques de développement durable présentes sur place (école, santé, agroforestier) vont toutes dans le sens du développement durable dans ses dimensions matérielles et sociales, mais ont des effets collatéraux sur le plan culturel. On améliore donc les indices sur la santé, l'espérance de vie, etc., ce qui est l'objectif des politiques publiques, mais à quel coût ?

Légende des photos :

1. Gibier boucané préparé en prévision de la fête
2. Dialogue cérémoniel entre l'émissaire des invités et les anciens du village hôte
3. La TV japonaise ne perd rien...
4. Défilé des invités dans la maison des hôtes
5. Défilé des hôtes devant les invités. En premier les femmes, en tenue traditionnelle...
6. ... ensuite les hommes, plus bariolés et exhibant leur puissance de feu.
7. On s'offre des marmites de soupe de pupunha à s'en dilater l'estomac.
8. Village de Watorikî vu de la montagne le surplombant.
9. Vue de l'intérieur du village.